

CHEZ MIPLIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PASSAGE VENDÔME, 19.

L'HABIT D'UN GRAND SEIGNEUR



VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,
DE MM. DUPIN ET CARMOUCHE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Folies-Dramatiques,
le 12 Janvier 1856.

Pour la Musique, s'adresser à M. Oray, chef d'orchestre de ce théâtre.

La mise en scène et les indications sont prises le numéro 1 à gauche du public.

DISTRIBUTION.

Personnages.

QUENTIN, frotteur.....
Charles DEFRANCE.....
TALMOUSE, pâtissier-traiteur.....
TOURTOIS, son garçon.....

Louise TOURTOIS.....
MADAME CATTOUARD, concierge de l'hôtel.....

MM.

COUTARD.
P. BOISSELOT.
Ernest VAVASSEUR.
FRANCE.

Mesdames.

Pauline JARRY.
SYLVAIN.

La Scène se passe à Paris.

Toute reproduction de l'ALBUM DRAMATIQUE est interdite sans l'autorisation des Auteurs et de l'Éditeur.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une cour d'hôtel. Au premier plan, à gauche, la loge de la concierge avec une fenêtre faisant face au public; au second plan, la porte d'entrée; au fond, un grand mur; à droite, une porte d'escalier avec une marquise, au-dessus de laquelle est une pendule. Près de la loge une table, papier, plume, encre; çà et là, dans la cour, des meubles placés sans ordre.)

MADAME CATTOUARD (seule; elle entre par la porte de droite, tenant un panier de traiteur et un plat de meringues).

MADAME CATONARD. Ah! quel désarroi le jour d'un départ! Grands lâches de domestiques!... Il est vrai que Monsieur les avait tous envoyés à la campagne avant lui, et ce matin, il est parti le dernier avec son cocher; — n'oublions aucun de ces ordres... (Récapitulant.) D'abord, payer le dîner qu'il a donné hier soir au régisseur de sa terre... En voilà les restes... (Elle les dépose sur la table qui est devant sa loge.) J'aurai encore de quoi fricotter... Et puis, quoi donc qu'il m'a dit encore?.. Ah! (imitant son maître.)

si mon neveu arrive de voyage, il pourra loger ici et viendra me rejoindre au château de la Bretonnière... Mais, Monsieur le vicomte, je n'aurai plus l'honneur de le connaître... Et si quelque étranger... Qui voulez-vous qui vienne?... Vous ne laisserez pas emporter l'hôtel? (Menaçant.) Oh! Dieu!... si on essayait... un bon voyage, M. le vicomte... Soignez-bien votre santé et vot' goutte... Que le ciel vous la conserve!... Il s'agit de couvrir les meubles, les *grands délabres*... Quentin! Quentin! Où est-il ce faînéant-là?... à lire quelque pièce de comédie!... Quel malheur d'être la tante d'un pareil sujet... Qui voulait être acteur... Qui s'amusait à faire les cosaques chez Franconi... Pourtant, malgré ça, j'espère le caser ici quand...

UNE VOIX D'Auvergnat (appelant du dehors à gauche). Madame la concierge!... voilà les meubles du *chegond*!

MADAME CATTOUARD (prend une clé sur sa cheminée). Déjà les porteurs du nouveau locataire. Pourvu qu'ils aient essayé leurs vilains pieds... Restez là, prenez par l'escalier de service... (Pendant ceci, Tourtois entre en tirant Louise par la main.)

TOURTOIS. Veux-tu venir ? (Madame Cattouard court sans voir Tourtois qu'elle heurte, et ses lunettes tombent):

MADAME CATTOUARD ET TOURTOIS. Oh ! (1)

MADAME CATTOUARD. Bien ! vi'à que vous me crevez les yeux, Savoyard. (Elle les ramasse.)

TOURTOIS. Qu'appellez-vous, Savoyard ?... Je suis M. Tourtois, pâtissier-restaurateur, qui vient chercher mes ustensiles !

MADAME CATTOUARD. Les voilà... Mais, vous êtes bien pressé ! (Elle cache vivement la valaille dans sa loge.)

TOURTOIS. Et puis le montant du souper... (Il montre le panier qu'il porte.)

MADAME CATTOUARD. Ah ! oui, oui... j'ai l'argent dans ma loge ..

LA VOIX (en dehors). O bais ! la conciergea !... c'est-y ouvert !

MADAME CATTOUARD (criant). On y va ! Oh ! qué tracas ! J'aimerais mieux avoir 1800 livres de rente ! (Elle sort en courant par la gauche.)

SCÈNE II.

LOUISE, TOURTOIS (en petit chapeau avec un voile).

TOURTOIS. Tu vois ce que tu es cause ?... J'ai endommagé c'te femme... qui casse les verres... les paie.

LOUISE (avec humeur). Pourquoi m'amenez-vous ici ? Voilà l'heure de mon cours de vocalise... et que dira Monsieur Bordogni, le jour des examens qui doivent décider de mon avenir de *prima dona* ?

TOURTOIS (avec dignité). Ma nièce, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que vous m'embêtiez beaucoup avec votre Conservatoire !

LOUISE. Je ne suis pas faite pour végéter dans les échaudés et les galettes !

TOURTOIS. Hum ! il y a bien des chanteuses qui y sont dans les galettes !... refuser de me donner un coup de main !

LOUISE (allant près de la table). Vous avez bien refusé de me marier avec mon petit cousin Talmouse ! Eh bien ! je me suis jetée dans les arts. Si vous saviez ce que c'est qu'un amour contrarié?... (En mangeant les meringues.) Ça m'a fait prendre la pâtisserie en grippe.

TOURTOIS (la regardant). Il n'y paraît pas !

LOUISE (en mangeant). Pauvre Talmouse ! un si bon garçon ! quel talent il a !...

TOURTOIS (avec orgueil). C'est mon élève pour le feuilleté !... mais pas le sou ! Et une femme, c'est toujours coûteux quand on la prend à son compte ! D'ailleurs, il est de la classe de 1847... il tire ce matin à la conscription... et il n'a pas de quoi avoir un homme... tandis que toi, ce n'est pas pour te vanter, mais tu as de quoi en avoir d'autres !

LOUISE. Oh ! il y en a deux ! surtout, ce noble étranger qui me guette souvent au coin de la rue Bergère... sur le trottoir... Il y a trois jours encore qu'il m'offrait sa main et un sort.

(1) Cattouard, Tourtois, Louise au fond.

TOURTOIS. Depuis leur asphalte, je ne crains pas de le dire, les trottoirs c'est la mort de la vertu !... Prends bien garde toujours à des friceurs comme ce Monsieur DeFrance.

LOUISE (à part détournant la tête). S'il savait qu'il me fait la cour !

TOURTOIS. Une mauvaise pratique qui venait fournir autour de toi, et qui a fait, en six mois, un mémoire avec les frais de 1900 francs... si mon huissier l'attrape !... mais il paraît qu'on a trouvé un amateur pour mon fonds... ça le regardera !

LOUISE.

Air : de l'anonyme.

Décidément vous allez donc le vendre,
Quand vous pouvez le donner à vot' neveu ?
A m'épouser il aurait pu prétendre,
C'était une dot, et ça vous coûtait peu !

TOURTOIS.

Tiens, si je vends, c'est, vois-tu, chère amie,
Pour vivre un jour de mes rentes, à la fin,
Ou n'a pas fait des biscuits tout' sa vie,
Pour n'avoir pas ensuite un morceau de pain.

LOUISE (avec chaleur). C'est très mal... et puisque vous abandonnez mon pauvre cousin, s'il tombe au sort, eh ben ! moi je lui donnerai le peu d'or que vous lui refusez pour le libérer !

TOURTOIS (raillant). Oh ! le peu d'or !... Je voudrais savoir comment ?...

LOUISE. Je suis sûre d'avoir 50,000 fr. d'appointements... en Russie ou à Clermont-Ferrand... les correspondants me l'ont dit... ou bien si je veux faire un mariage superbe...

TOURTOIS (tirant un papier). Est-elle ambitieuse !... en attendant, fais toujours la note du pair de France.

LOUISE. Ah ! ici, chez un pair de France ? (Elle va à la table prend une plume et du papier et fait le reçu.)

TOURTOIS. Un ancien diplomate, un ancien ministre. As-tu compté le saint-julien à 5 fr. ? faut faire honneur à des pratiques aussi huppées. (Il commence à remettre les couverts dans son panier pendant que Louise écrit.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, TALMOUSE (entre par la gauche).

TALMOUSE (accourant) (1). Ah ! ils y sont encore ! me v'là, me v'là ! j'accours pour éviter la plus légère peine à ma chère Louissette.

LOUISE (d'un air pincé). D'abord, je vous prie de m'appeler Ludovica, en italien, ou de ne pas m'appeler du tout !

TALMOUSE. Vous voulez que je m'amuse à parler italien, quand je viens de tomber au sort ?

LOUISE et TOURTOIS. Bah !

TALMOUSE. Oui, père Tourtois.. oui, mamzelle Louise (2)... non Lu... comme vous vou-

(1) Louise, Tourtois, Talmouse.

(2) Louise, Talmouse, Tourtois.

«rez! me voilà gobé!... pioupiou... tourlourou...
pousse-caillou!

LOUISE (émue). Vous avez eu un mauvais
billet?

TALMOUSE. Le plus malsain de tous! n° 1! ..

TOURTOIS. C'est le premier? Eh! bien...
mais c'est flateur!... Tu seras à la tête des
conserits!

TALMOUSE. C'est une bêtise... je devrais être
à la queue... je serai un soldat impitoyable! et
j'aurais fait un si bon pâtissier!

TOURTOIS (haussant les épaules) (1). Bah! tu
as l'habitude de voir le feu... Tu deviendras
peut-être maréchal de France? (Il va ranger sa
vaisselle dans son panier.)

TALMOUSE. Je n'en aurai pas le temps... Je
suis sûr que je mourrai de peur avant ça!... Ou
bien du chagrin de vous quitter... (Il pleure.)

LOUISE (à part). Pauvre garçon!... il m'at-
tendrit!

TALMOUSE (pleurant) (2). A propos, Mam'zelle,
v'là une lettre que j'ai trouvée pour vous à
la boutique...

LOUISE. Je suis sûre que c'est de M. de Bor-
dogni... (Elle la prend et vient sur le devant.)
Non, c'est de M. DeFrance... Que vois-je?

TOURTOIS (à gauche, à mi-voix). Pour te tirer
de là, fais le mariage dont je t'avais parlé!

LOUISE (à part).

Air : De l'Écu de six francs.

Il m'offre sa fortune immense!

TOURTOIS (à Talmouse).

Ecoute-moi donc, grand jobard!...

LOUISE (montrant Talmouse).

Pour le sauver quelle espérance?

Oui! s'il m'épousait sans retard...

TOURTOIS (à Talmouse).

Ne pleure pas comme un montard.

Puisqu'il te fait un' grosse somme,

Mam'zette Truchet t'apportera.

Prends une femme, et ce sera

Le seul moyen d'avoir un homme.

TALMOUSE. Elle est trop rougeâtre! Trahir
une si jolie blonde pour une femme couleur
queue de bœuf!

TOURTOIS (à gauche). Une fois son mari, tu la
feras teindre; aujourd'hui, ça se fait si bien!

LOUISE (à part, pensive). Il se tuera si je ne
vais pas rue Truchet, où il emmêage... nu-
miéro... Tiens! dans cette maison.

TALMOUSE (repassé à droite furieux, prenant
une assiette). Non, non, qu'on ne me parle plus
d'être infidèle à mes serments, ou je mettrai
les pieds dans le plat... (Il donne des coups de
pieds à la manne dans laquelle est la vaisselle.)

TOURTOIS. Eh bien! tu casses mes assiettes!
veux-tu bien respecter ma faïence!

LOUISE (à part en serrant sa lettre). Ça vaut la
peine de faire attention... Courons au Conser-
vatoire et revenons bien vite ici... Il n'y a pas
une minute à perdre. (Elle sort sans être vue.)

TALMOUSE (3). Non, non, je n'en épouserai

(1) Talmouse, Tourtois, Louise.

(2) Tourtois, Talmouse, Louise.

(3) Tourtois, Talmouse.

jamais une autre que ma Ludovica!... (Tendre-
ment.) Ah! je l'ai bien dit, cette fois. (Il ne la
voit pas.) Tiens! elle s'est enfuite!

TOURTOIS. Remets-toi, que diable!... Vois-
tu, mon garçon! (Se posant d'un air grave.)
L'amour c'est comme un soufflé: ça tombe
bien vite.

TALMOUSE. Oh! comparer mon amour à ce
produit vulgaire. (Vivement.) Mais voyons, mon
oncle, vous voulez vous retirer?...

TOURTOIS. Certainement.

TALMOUSE. Attendez un peu, je trouverai
des fonds pour acquérir le vôtre.

TOURTOIS. Oui... des fonds de casseroles?

TALMOUSE. On m'a donné le conseil de voir
un homme d'argent, qui en procure à tous ceux
qui n'en ont pas!

TOURTOIS. Il doit avoir du monde dans son
bureau, celui-là!

TALMOUSE (à part). Je ne veux pas lui dire
que c'est M. DeFrance qui lui en doit!

TOURTOIS (allant à son panier). Voyons, enlè-
vons tout ça, et prends du couragé!

TALMOUSE. C'est au-dessus de mes capacités;
je ne peux pas! (Quentin entre par le fond.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, QUENTIN (entrant avec une grande
tête de loup avec laquelle il atteint Tourtois).

QUENTIN (entrant par la porte de droite). Gare
les taches! (Courttois, en reculant, fait trébucher
Talmouse) (1).

TALMOUSE. Oh! qu'est-ce qu'il a donc ce-
lui-là?

TOURTOIS. Fait-il sa poussière!

QUENTIN. Au contraire... je l'enlève! On
m'a dit de nettoyer, je nettoie... Qu'est-ce qu'
vous faites dans ce noble vestibule?

TOURTOIS. J'attends le prix d'un repas que
la concierge doit me payer... 55 francs.

QUENTIN. Ah! j'oubliais que ma tante m'a
remis en allant chez le lunettier... tenez... 50...
(en se désignant) les 5 francs sont pour le gar-
çon, hein? Bah! (Il passe devant Talmouse.)

TALMOUSE (2). Mais c'est moi qui suis le gar-
çon!

QUENTIN (avec dédain). Ah! tenez... âmes
sordides!

TOURTOIS. A la bonne heure! c't original!
(Il sort avec Talmouse par la gauche.)

SCÈNE V.

QUENTIN, puis DEFRANCE.

QUENTIN. Allez! pâtissiers, allez!... c'est
une chose étonnante, aujourd'hui, combien les
petites gens ont des idées vénales! ils ne sont
attachés qu'à leur lucre!

DEFRANCE (en dehors). Madame la concier-
ge... envoyez-moi votre neveu... tout de suite...
Où est-il donc?

(1) Tourtois, Quentin, Talmouse.

(2) Tourtois, Talmouse, Quentin.

QUENTIN (criant). Dans ma cour !... (À lui même.) Ah ! mais ce nouveau locataire... se rait-il exigeant ? ça ne pourrait pas me botter...

DEFRANCE (entrant avec colère) (1). Où est-il passé ?... Ah ! vous me laissez là au milieu des porteurs... avec mes meubles sur les bras !

QUENTIN (riant). Je conçois, si vous avez votre grand bureau, ça n'est pas commode... mais vous venez habiter le deuxième... et le premier passe avant le second... C'est comme dans les charades : il faut de la hiérarchie !

DEFRANCE (surpris). Voilà une manière de raisonner !...

QUENTIN (d'un air grave). Le raisonnement est une faculté qui a été donnée à l'homme, quand il n'est pas une hufre.

DEFRANCE (se croisant les bras). Ah ! ça, j'ai donc pris un philosophe au lieu d'un frotteur ?

QUENTIN. Ces deux professions ne sont pas incompatibles... Vous m'avez arrêté pour vous servir de valet de chambre, de femme de ménage... vous êtes convenu de 15 francs par mois, mais il n'a pas été dit que vous auriez le monopole de mon temps.

DEFRANCE. Le monopole ! ah ! ça, mais ce drôle-là...

QUENTIN (choqué). Je ne suis pas drôle !... Certainement, si j'avais voulu prendre les comiques... Supprimons l'épithète.

DEFRANCE. Quelle patience !

QUENTIN. Parce qu'on voit un garçon avec une brosse et un balai, on s'imagine... Mais, Monsieur... sans des malheurs de famille, j'aurais suivi ma vocation artistique... Vous ignorez mes antécédents.

DEFRANCE (avec dédain). Tu as eudes antécédents, toi ?

QUENTIN. Oui, Monsieur... on m'a appelé seigneur, moi ; on m'a traité d'altesse, moi ; on m'a dit plus d'une fois (tragiquement) sire !

DEFRANCE (riant). Cire mon appartement... c'est ce que je te dirai tout à l'heure !

QUENTIN. Pitoyable jeu de mots !

DEFRANCE. Comment ! insolent !

QUENTIN. Tiens ! vous ne trouvez plus que je suis drôle !

DEFRANCE. Tu te permets ? (Il lève la main.)

QUENTIN. Ah ! venez-y donc... un homme en vaut un autre, comme l'a dit M. de Racine ! (Il recule en déclamant.)

« Les locataires ne sont pas ce qu'un vain peuple [pense.] »

DEFRANCE. Misérable !... Je vais te corriger ! (Il court à lui.)

QUENTIN (lui faisant la nique). Prrou !... (Il se sauve par le grand escalier à droite et crie quand il est dehors.)

« Notre crédulité fait tout leur importance. »

SCÈNE VI.

DEFRANCE (seul).

A-t-on idée !... pas moyen de se servir d'un semblable drôle... Comment vais-je faire ?...

(1) Defrance, Quentin.

mon tapissier que je n'ai pu rejoindre. Je n'ose quitter d'ici... car voilà l'heure où j'ai supplié cette petite Louise... La lettre que j'ai envoyée à sa boutique était brûlante ; ça la décidera, j'espère ! elle est encore si simple, si naïve !... Je donnerais je ne sais quoi pour obtenir son amour... mais si elle vient à ce rendez-vous, mon logement à l'air d'une vente par autorité de justice... pas un meuble à sa place... Faites donc de l'opulence et de l'amour sans une chaise... moi qui voudrais avoir un trône pour le lui offrir ! (Regardant les fauteuils.) Joli meuble ! (Il s'assoit en tâtant l'étoffe.)

TALMOUSE (entre en cherchant) Monsieur le portier... chez M. Defrance, l'homme d'affaires ?... (L'apercevant.) Ah ! le voilà ! (1).

SCÈNE VII.

DEFRANCE, TALMOUSE.

DEFRANCE (sans le regarder). Vous venez de chez mon tapissier?... c'est heureux !

TALMOUSE (le reprenant). Pas tapissier... pâtissier... Jean Bonnet, autrement dit Talmouse !... vous avez eu l'honneur de me voir chez M. Tourtois...

DEFRANCE (à part). Ah ! diable ! mon créancier !

TALMOUSE. Vous me remettez bien ?... Talmouse !... c'est un sobriquet, parce que j'ai commencé mes études à Saint-Denis, mes premiers travaux furent des *talmouses* très remarquables... et alors les camarades de Paris m'en ont donné le nom ; histoire de rire...

DEFRANCE (à part). Viendrait-il me demander de l'argent ? (Voulant détourner la conversation.) Et pourquoi avez vous quitté Saint-Denis, la terre classique de vos œuvres, M. Talmouse ?

TALMOUSE. Ah ! l'amour, Monsieur, qui fait faire beaucoup de chemin aux mortels ! Et puis, là-bas, le talent dépérit... un homme comme moi n'est pas fait pour être enterré à Saint-Denis !

DEFRANCE. Je le crois, parbleu bien ! Mais de quoi s'agit-il ? Dépêchons-nous ?

TALMOUSE. Monsieur Defrance, voici la chose : Je viens vous consulter. Il faut vous dire que j'aurais des raisons personnelles pour m'enrichir. J'en ai parlé à plusieurs personnes qui ont trouvé que je n'avais pas tort... Qu'en pensez-vous ?

DEFRANCE. Je suis de leur avis.

TALMOUSE. Ah ! ben !... ça me fait plaisir, parce que, si vous voulez, cela dépend de vous....

DEFRANCE. Bah ! je ne comprends guère !

TALMOUSE (riant). Vous n'êtes pourtant pas sans quelque intelligence ! mon patron, dont je suis le petit neveu, mais qui n'est guère mon oncle !...

DEFRANCE. Passons au fait.

TALMOUSE. Enfin, comme il veut vendre son fonds trois mille francs, ça me va très bien ; j'ai tout ce qu'il faut pour m'en rendre acquéreur...

(1) Talmouse, Defrance.

excepté les trois mille francs... Faites moi trouver six mille francs... j'en prends la moitié pour acheter le fonds... et l'autre moitié je vous la donne pour votre peine... voilà !

DEFRANCE (alléché). On peut voir à s'occuper de cette affaire... sur quoi voulez-vous emprunter ça ?

TALMOUSE (étonné). Sur quoi?... sur moi !
DEFRANCE. Avez-vous quelque bien foncier, territorial ? quelque rente ?

TALMOUSE (riant). Elle est bonne ! si j'avais des rentes, je ne viendrais pas vous trouver !

DEFRANCE.. Sur quoi diable comptez-vous donc ?

TALMOUSE. Eh bien ! sur les tourtes chaudes, une immensité de *cussy*, de *savarins*, d'*échaudés*... et puis les *foies gras* de Strasbourg, les *nougats* de Marseille... Tout ça se fait à la main, et je les possède un peu ! alors, une fois marié...

DEFRANCE. Ah ! allons donc !... il y a un mariage en vue ?

TALMOUSE. Certainement... je me paie un homme et je me donne une épouse !... un trésor !

DEFRANCE. Qui a une belle dot?... quel que fille de Saint-Denis ?

TALMOUSE. Oh ! non... je n'aurais pas voulu à cause de la chanson, vous savez... (Il chante). *Les filles de Saint-Denis*...

DEFRANCE (Passant devant lui) (1). N'importe... l'essentiel est de savoir ce qu'on lui donne pour l'établir... je m'en charge... Pour ce matin, j'ai une affaire. (A part, tirant sa montre). Il faut que je remonte chez moi. Si Louise allait venir... et s'ils se rencontraient... (Haut). Donnez-moi le nom, l'adresse de sa famille... (Il tire un agenda.)

TALMOUSE. Elle n'a qu'un oncle, vous ne le trouveriez pas aujourd'hui... il fait des courses.

DEFRANCE. Bien, bien ! j'irai demain...

LES MÊMES, LOUISE.

TALMOUSE. Vous le connaissez très bien et ma future aussi.

LOUISE (entrant). Il n'y a personne dans la loge... (Elle semble chercher).

DEFRANCE. Qui est-ce donc ?

TALMOUSE (surpris en apercevant Louise). C'est... là ! (2).

Air nouveau.

Dieu ! mamzelle Louise
Ici reparait !
Pour moi quell' surprise !
Qu'est ce qu'elle y fait ?

LOUISE (à part).

Dieu ! me voilà prise !
Cachons mon secret !
La ruse est permise,
Dans son intérêt.

DEFRANCE.

O chère Louise !
Elle m'apparait...
Charmante surprise !
Mon cœur l'espérait !

(1) Defrance, Talmouse.

(2) Defrance, Louise, Talmouse.

TALMOUSE (avec colère). Mamzelle !... voilà ce que vous appelez aller au Conservatoire ?

LOUISE (bas). Tais-toi, je viens m'occuper de ton sort.

TALMOUSE. Avec monsieur ? Il est joli mon sort !

DEFRANCE (étonné). Que signifie un pareil ton ?

TALMOUSE. J'ai le droit de le prendre.

LOUISE. Non, monsieur... vous n'êtes qu'une bête !

TALMOUSE. J'en ai le droit ! (1)

DEFRANCE. Mademoiselle ne peut-elle avoir un rendez-vous d'affaires avec moi ?

TALMOUSE. Vous faites aussi ce genre d'affaires là ! (Avec indignation). Ah !... quand vous aviez ma confiance !... Moi qui lui donnais trois mille francs d'honoraires !... Ce n'est pas la peine !... Je garde mon argent !... Je vous retire mon mandat !

DEFRANCE (à Louise). Ah ! Louise, moi, qui vous croyais libre et sage !

TALMOUSE (à Louise). Voilà donc pourquoi depuis deux jours, vous êtes si indifférente à mon endroit !

LOUISE (à Defrance). Ah ! vous l'entendez !... (A Talmouse). Eh bien ! justement... vous n'êtes qu'un gros avantageux, qui vous étiez flatté d'être mon mari... mais vous ne pouviez plus me convenir... j'ai trouvé beaucoup mieux que vous ! (2)

TALMOUSE (hors de lui). Oh ! quelle infamie ! Je ne veux plus de fonds ! je ne veux plus de femme !

LOUISE (bas). Tais-toi donc, imbécile !

TALMOUSE. Oh ! ne cherchez pas à m'amaïdouer... le four chauffe dans ce moment-ci. Eh bien ! Voyez-vous... au lieu de la fournée de galettes, je cours m'y précipiter. Oui, oui ! au moins jusqu'à ma dernière heure, je brûlerai pour une ingrate ! (Il sort désespéré.)

LOUISE (à part). Pauvre garçon ! il en serait capable !

SCÈNE IX.

DEFRANCE, LOUISE.

DEFRANCE (jouant le chagrin). Ah ! Louise ! devais-je m'attendre à une pareille déception !

LOUISE. Eh ! de quoi ? Un petit cousin... élevé avec moi... Je ne puis pas empêcher ce jeune patronnet de m'adorer... Il y en a bien d'autres plus à craindre que lui !

DEFRANCE. Plus à craindre ? qui donc ?

LOUISE. Oh ! d'abord... un monsieur... un grand personnage ! pas très bien habillé, parce qu'il se déguise... il m'a parlé *incognito* et si je voulais... il demanderait le consentement du grand hospodar pour m'épouser !

DEFRANCE (riant). Un hospodar ? (A part. Quelque farceur dans mon genre qui voudrait me l'enlever...)

LOUISE. Et vous m'accusez quand je viens d'après votre lettre ?

(1) Defrance, Talmouse, Louise.

(2) Defrance, Louise, Talmouse.

DEFRANCE (avec tendresse). C'est vrai! C'est vrai! Vous croyez donc enfin à la passion dévorante qui m'a fait faire tant de sacrifices pour vous?

LOUISE. Quels sacrifices?

DEFRANCE. Comment? Avez-vous oublié cette énorme quantité de *petits pâtés*, de *nougats*, de *madeleines* consommés à votre intention?

LOUISE (riant). Ça devait vous faire bien mal!

DEFRANCE. Oh! ça m'étouffait! je risquais de mourir d'amour...

LOUISE (riant). Et de pâtisserie? Voilà pour-quoi vous dites une passion dévorante!... Mais vous m'aimez donc, là, sérieusement?

DEFRANCE. Sérieusement?... oh! trahi-quement!... Mais vous repoussiez mes vœux... vous ne rêviez que le théâtre, la gloire...

LOUISE. Dam! on m'a dit que toutes les chanteuses épousaient des mylords, des ambassadeurs... et moi, d'abord, je tiendrais à être riche.

DEFRANCE. Eh bien! je vous l'ai écrit. vous l'avez vu... je mets toute ma fortune à vos pieds.

LOUISE (d'un air pénétrant). Mais vous ne m'avez jamais parlé de mariage... et, sans ça, voyez-vous...

DEFRANCE.

Air : c'est l'espérance.

Grands dieux! ma chère,
De mes serments pourquoi douter?

LOUISE.

Mais dam, si vous êtes sincère,
Vous pouvez bien le répéter
Chez le notaire.

DEFRANCE (à part). Il faut prendre les grands moyens. (Haut). Un mariage! Ah! si vous aviez pu m'aimer, qui sait, un jour? mon cœur, ma main, ma fortune, je vous en aurais fait le transport... mais... je n'ai que 25,000 livres de revenu!

LOUISE (d'un air résigné). Enfin, ça n'empêcherait pas d'en parler.

DEFRANCE. Avec quel bonheur je vous aurais menée chez mon notaire! on aurait publié les bans; il aurait fait le contrat.

LOUISE. Vraiment?... Eh! bien, écoutez... Si vous ne mentez pas, je renonce aux triomphes, aux couronnes, à 60,000 francs d'appointements, et nous irons chez votre notaire.

DEFRANCE. Vous ne plaisantez pas?

LOUISE. Non, M. Charles, tant d'amour l'emporte!

DEFRANCE.

Même air.

O sort prospère!
Qu'un baiser...

LOUISE (l'arrêtant) (1).

Calmez ce transport!

Quand on se marie, au contraire,
La fiancée embrass' d'abord

Monsieur l'notaire!

Demeure-t-il loin, le vôtre!... allons-y... allons-y tout de suite!

DEFRANCE (à part). Diable... quelle vivacité!

(Haut). Oh! tout de suite?... y pensez-vous... et vos parents?

LOUISE. Je n'ai que mon oncle Tourtois qui me laissera faire mon bonheur!... Venez... venez.

DEFRANCE. Mais, chère amie... ma famille... j'ai aussi un oncle!... (A lui-même). Et que dirait le brave père Defrance? je dois le consulter.

LOUISE (émerveillée). Bah! c'est votre oncle! chez qui nous sommes?

DEFRANCE. Hein!

LOUISE (continue vivement). Un ancien diplomate, ancien ministre, qu'on appelle Son Excellence.

DEFRANCE (à part, comprenant l'erreur). Oh! c'est parfait... Voilà ce qu'il me faut... (Haut). Oui, oui, c'est lui précisément.

LOUISE. Vous venez donc demeurer chez lui?

DEFRANCE. Justement! il habite ce premier, et vous concevez, un homme aussi haut placé.

LOUISE (à part). Dieu! que ça serait beau!

DEFRANCE. Je dépends de mon oncle, il a cinq ou six millions, et je suis son héritier.

LOUISE. Des millions!... Mais s'il allait s'opposer... Est-ce qu'il en aurait le droit?

DEFRANCE. Il pourrait même exiger une séparation éternelle!... Tandis qu'avec des ménagements... des préliminaires...

LOUISE. Oh! Dieu!... ça me fait peur... car enfin que feriez-vous? vous m'abandonneriez?

DEFRANCE (avec force). Ce que je ferais, Louise!... J'irais commander une chaise de poste... Nous fuirions ensemble... jusqu'à Morte-Fontaine ou Chantilly...

LOUISE (d'un air fin). Oh! c'est aller bien loin!

DEFRANCE. Et quelques jours après, je lui écrirais : « Mon oncle, vous ne pouvez plus refuser votre consentement, elle m'appartient, elle est à moi!... nulle puissance au monde!

LOUISE. Oh! ça me fait encore plus peur!... Il vaut mieux, comme vous disiez, les préliminaires!... Présentez-moi d'abord à votre oncle, et puis après, nous irons chez votre notaire.

DEFRANCE (à part). Ah! bon! voilà autre chose... (Haut). Certainement... d'ici à quelques jours...

LOUISE. Non, monsieur, je ne veux pas rester comme Poiseau sur la branche!... Il faut que vous me présentiez à votre oncle, aujourd'hui... ce matin...

DEFRANCE (à part). La présenter, à qui?... (Haut). Mais il faut que je lui demande une audience.

LOUISE (fâchée). Comment?... j'espère bien que vous ne mentez pas; ça serait fini d'abord, vous ne me reverriez de la vie!

DEFRANCE. Oh! dieux! moi qui vous adore, qui vous suis dévoué... tenez, je vais y aller tout de suite!... c'est là, au premier... montez m'attendre un instant dans mon appartement!...

LOUISE. Non, pendant que vous allez lui parler, moi je vais faire une belle toilette.

DEFRANCE. Me quitter déjà?

LOUISE. C'est pour revenir plutôt et que nous ne nous quittons plus.

DEFRANCE. Cher ange... vous reviendrez bien sûr?

(1) Louis, Defrance.

LOUISE. Dans une demi-heure, je reviendrai vous trouver chez lui... vous dites que c'est au premier, dans ce bel escalier.

DEFRANCE. Non, vous viendrez me prendre au second, pour que nous entrions ensemble.

LOUISE (d'un air pincé). Monsieur, les élèves du Conservatoire ne montent pas chez un garçon, c'est défendu par les professeurs ! (1)

DEFRANCE (à part). Diable ! elle est sur ses gardes ! (Haut). Eh bien ! je vous attendrai au premier... (À part). Il faut que je trouve un moyen...

LOUISE.

Air : des Diamants de la Couronne.

Adieu donc, je pars bien vite,
Afin d'aller me parer.

DEFRANCE.

Ah ! l'instant où l'on vous quitte
Suffit pour désespérer !

ENSEMBLE.

Mais le sort qui vient sourire
À nos vœux, à nos amours,
Ici nous permet de dire :
A bientôt !... puis à toujours !

LOUISE.

Oui, le sort vient me sourire,
Je me fie à vos discours,
Et j'espère pouvoir dire :
A bientôt !... et pour toujours !

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE X.

DEFRANCE (seul).

Oh ! je la tiens !... elle est prise !... elle sera à moi... le hasard d'un nom a servi à la tromper... mais il ne faut pas qu'elle s'aperçoive... (Rédéchissant). Si je pouvais... en m'arrangeant avec cet animal de portier... Holà ! M. Quentin !... hé ! M. Quentin !

SCÈNE XI.

DEFRANCE, QUENTIN.

QUENTIN (dans la coulisse). Qui est-ce qui appelle ? (Il paraît avec un habit brodé dont il a passé une manche, d'un ton piqué). C'est vous, monsieur Defrance ?

DEFRANCE (étonné). Ah ! ça, tu te déguises ? qu'est-ce que c'est que cela ?

QUENTIN.

Air : voulant par ses œuvres.

C'est la moitié d'un pair de France.
Du vicomte les beaux habits,
Se généralent en son absence,
Les vers s'y seraient bientôt mis ;
Contre les hêt's c'est un' manière,
J'empêch' qu'ell's s'y mettent...

DEFRANCE.

Vraiment ?

Moi, j'aurais cru qu'en t'y mettant
Tu produisais l'effet contraire.

(1) Louise, Defrance.

QUENTIN (se pavanant à part). Si cette petite que je suis en train de fasciner me voyait comme ça... dans une voiture... au coin du Faubourg-Poissonnière ?... oui... ça l'achèverait, la malheureuse !

DEFRANCE (lui frappant sur l'épaule). Qu'est-ce qu'il rumine-là ?

QUENTIN. Je pense à une farce galante !

DEFRANCE (faisant sonner les pièces de cinq francs qui sont dans sa poche). Voyons, Quentin, raccommodez-vous... un traité de paix ?

QUENTIN. Pourquoi pas... si vous payez les frais de la guerre ?

DEFRANCE. Oui, oui, j'ai besoin de toi... écoute-moi donc avec attention... je suis amoureux fou d'une petite fille, pas très maligne, mais charmante.

QUENTIN. Tiens ! c'est un rapport que vous avez avec moi... je suis également perdu d'amour !

DEFRANCE. Cette petite fille qui m'aime, tiendrait à m'épouser...

QUENTIN. Ces grisettes ont toutes la fureur du mariage. La mienne est comme ça !

DEFRANCE. C'est fort ennuyeux ! Pour faire ma maîtresse de celle dont je te parle... je donnerais dix mille francs s'il le fallait... et si tu étais en volonté de m'aider, de me servir... il y aurait cinq cents francs pour toi !

QUENTIN (tendant la main). Je vote pour cette allocution dans mon budget !

DEFRANCE. Tout à l'heure, elle m'a trouvé, par hasard, ici... pour calmer son ardeur matrimoniale, j'ai parlé de mon oncle, un bon papa rentier à Montmartre, que nous appelons familièrement le père Defrance...

QUENTIN. Ah ! votre oncle est un pair de France ?...

DEFRANCE. Mais non... le père Defrance... comme on dit le père Quentin.

QUENTIN. Ah !... bon, bon.

DEFRANCE (riant). Et elle a cru que j'étais le neveu du propriétaire de cette maison !

QUENTIN (trépanant de joie). Oh ! fameux ! bravo ! bis !... c'est comme la mienne ! elle me prend pour quelque chose quand je suis habillé !

DEFRANCE (à lui-même). En vérité ! quelle idée !

QUENTIN. Je lui ai caché que j'étais portier. Au premier jour, je lui rendrai visite avec un cordon... pas le mien !

DEFRANCE. Je vois que tu es un don Juan qui me comprendra !

QUENTIN. J'ai été comme ça toute ma vie... don Juan à mort !

DEFRANCE. Tu sais donc ce que c'est qu'un pair de France, que la chambre haute ?

QUENTIN. J'en suis un habitué... abonné ! Le vicomte me donne quelquefois sa carte à porter... Quand je ne trouve pas les personnes, je m'y rends de la mienne !

DEFRANCE (le regardant). Eh bien ! voyons... il me faudrait un oncle d'occasion... Est-ce que tu te sentirais capable de figurer en cette qualité ?

QUENTIN. Figurer ! mais c'est mon genre... Je vous ai dit mes antécédents... On peut bien être vicomte, quand on a été feid-marchal de l'empereur d'Autriche.

DEFRANCE. Toi ?

QUENTIN. J'ai été général *Mélas*... j'ai perdu la bataille de Marengo... au Cirque-Olympique. Ah ! ça m'a fait bien du tort !... J'ai été prince Charles... j'ai même été un jour roi de Suède... j'ai été un grand politique... un grand homme en pantomime !... Voyons, nous disons que vous voulez vous débarrasser de votre petite ?

DEFRANCE (vivement). Pour le mariage seulement !... Aujourd'hui, je l'attends à midi... mais mon logement n'étant pas abordable... je voudrais la recevoir dignement !... Au premier, si ton vicomte est absent ?

QUENTIN. Pour quatre ou cinq mois au moins !

DEFRANCE. Nous pouvons bien entrer chez lui pour une heure !

QUENTIN. Ça dépend de moi. Ma tante a toutes les clés.

DEFRANCE. C'est parfait... j'aurais voulu pouvoir te présenter la petite en te suppliant de consentir à notre union... Toi, tu refuserais en menaçant de me déshériter ! Et puis, vaincu par nos prières, tu aurais l'air d'exiger deux ou trois mois de délai... parce que d'ici là, tu conçois... Mais, pour ce rôle, il faudrait de la noblesse, du pathétique, de la dignité !

QUENTIN. Tout ça vient avec le costume ! Je vous donnerais ma malédiction avec une veste... au lieu de faire pleurer... ça ferait rire ! vous me verrez en habit de cour... Je n'ai qu'à choisir chez M. le vicomte. Il en a de deux ou trois générations.

Air : Amis voici la riante semaine.

Elle est curieuse sa défroque politique,
On peut y voir tout's les phases de l'Etat ;
Habit français du vieux règn' monarchique,
Du Directoire et même du Tribunal !
Il se disait, à toutes les réformes,
C'qu'est renversé n'aurait qu'à s'relever...
Des vieux pouvoirs gardons les uniformes,
On ne sait pas ce qui peut arriver.

DEFRANCE. Ah ! ça, mais aurais-tu bien le langage, l'esprit de la situation !

QUENTIN. De l'esprit ? et les cinq cent francs ? ça m'en donnera ! décidément vous me prenez pour un sot ?... Une bête et moi, ça fait deux.

DEFRANCE (railler). Tu sais compter ! tu es un gaillard intelligent... mais...

QUENTIN. Essayez, je vous en remontrerais p't-êtré ! (Tendant la main.) Faites-vous une petite avance ?

DEFRANCE. Non !... non !... pour commencer, vas t'habiller de la manière la plus brillante !

QUENTIN. Vous verrez quel *chic* !

DEFRANCE. Tu iras, avant midi, en te promenant, devant une boutique que je vais indiquer... tu y entreras même, s'il le faut... et tu regarderas une jeune fille avec une affectation...

QUENTIN (à part). Attends, je vais te siffler... (Haut.) Ah ! diable ! sortir ! dans ce moment-ci ! pas moyen !

DEFRANCE. Pourquoi ça ?

QUENTIN (montrant du côté de la rue) (1). Oh ! pourquoi !... tenez... vous voyez ce grand sec qui a des bottes ?

DEFRANCE. Eh ! ben tout le monde en a !

QUENTIN. Oui... aux pieds... mais dans les mains... celui qui flâne sur le trottoir... il m'attend, l'animal !... c'est un industriel, qui m'en a fourni deux paires, un artiste, un allemand qui n'entend ni le français, ni la raison !

DEFRANCE. Comment, mon pauvre garçon !

QUENTIN (levant le pied). Voilà des œuvres... avec un fer à cheval sous le talon... il m'a mis les fers aux pieds, et maintenant, pour la vile somme de 40 francs...

DEFRANCE. Allons, si ce n'est que cela... (tirant de l'argent de sa poche) paie-le, et va vite, rue Gressulh, chez M. Tourtois. (2).

QUENTIN. Merci... (il serre l'argent d'un air pensif.) Vous dites rue Gressulh ?... Ah ! ah ! très bien ! J'irai ce soir à la brune... parce qu'en plein jour !...

DEFRANCE. Ce soir ! Es-tu fou ?... Elle va sortir... c'est à présent, tout de suite.

QUENTIN (le doigt sur la bouche). Impossible, monsieur... pour aller là il faut passer devant le *bouillon à domicile* qui demeure à côté.

DEFRANCE. Est-ce que tu dois aussi à cet éta-blissement ?

QUENTIN. Monsieur, j'ai l'estomac faible... on ne s'en douterait pas... le matin, je suis obligé de prendre un consommé... j'y joins un carafon de vin ; une petite tranche de bœuf... c'est 19 sous... un sou au garçon, total...

DEFRANCE. Un franc, c'est peu de chose.

QUENTIN. Mais voilà deux mois que ça se prolonge !

DEFRANCE. Diable ! c'est soixante francs !

QUENTIN. Sur deux mois, il y en a un qui a 31 jours.

DEFRANCE. 40 et 61, ça fait 101 francs...

QUENTIN (le flattant). Comme on voit que vous avez l'habitude des additions !

DEFRANCE. Hum ! hum ! tu perds un temps précieux ! Allons, les voilà !... Mais il ne faut pas t'y accoutumer ! (Il lui donne de l'argent.)

QUENTIN. Ah ! vous êtes bien meilleur que je ne croyais ! Comptez sur mon aplomb... (Se posant.) Qu'est-ce à dire, mon neveu ! Mon neveu ! qu'est-ce à dire ?

MADAME CATTOUARD (en dehors). Quentin !... (avec colère) M. Quentin !

QUENTIN. Allons, bon ! on m'appelle dans l'escalier... Pourvu que ce ne soit pas la marchande de casquettes, avec qui je suis en retard d'une calotte.

DEFRANCE (impatiente) (3). Ah ! va te promener... En voilà assez surtout avant de savoir si tu es en état de jouer une pareille comédie...

QUENTIN (éclatant de rire). Comment vous n'en êtes pas encore sûr ! ah ! ah !... quand je vous mets dedans depuis un quart-d'heure ?

DEFRANCE. Quoi ?

(1) Quentin, Defrance.

(2) Defrance, Quentl.

(3) Quentin, Defrance.

QUENTIN.

Air : Nos amours ont duré.
 Mon talent tout de bon
 Du doute s'indigne,
 Surtout lorsque l'on
 Vous en fait voir l'échantillon,
 (Frappant son gousset).
 Le bottier, le bouillon.

DEFRANCE.

Quoi, fripon
 Insigne ?

QUENTIN.

Monsieur, tout cela,
 Oui, tout cela sortait de là !
 (Il montre son front).
 En fait de détours
 Je ne suis pas bête !
 Que de malins tours
 Contient cette tête !...

DEFRANCE.

Bravo ! c'est très bien !

QUENTIN.

Oh ! trop indulgent !

DEFRANCE.

Sers bien mes projets !

QUENTIN.

Je suis fort obligeant !
 Et vous en aurez, monsieur, pour votre argent.

ENSEMBLE.

DEFRANCE.

Ah ! vraiment ! c'est charmant !
 Et je suis tranquille,
 Car le gaillard ment
 Vraiment
 Fort agréablement !
 Oui, servir tous mes plans
 Lui sera facile,
 Ici, je l'apprends,
 Oui, je l'apprends à mes dépens.

QUENTIN.

Je pars donc promptement,
 Vous êtes tranquille ?
 J'espère qu'on ment,
 Qu'on ment,
 Fort agréablement ?
 Vous voyez qu'à vos plans
 On peut être utile ;
 Et je vous l'apprends,
 Je vous l'apprends à vos dépens !

MADAME CATTOUARD (du fond en dehors). Mais
 où donc s'est fourré ce gueux de Quentin ?

QUENTIN. Sapristi !... c'est ma tante !... elle
 aura pris la clé de là-haut !

DEFRANCE. Il ne faut pas qu'elle se doute !

QUENTIN. Je la lui reprendrai... Cachons-
 nous comme les conspirateurs de mélodrame
 (Ils reprennent à mi-voix le morceau pendant que
 le rideau tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon riche ; au premier plan à gauche, un ca-
 napé ; au second une cheminée avec une glace
 dessus ; au fond une porte ; au premier plan à
 droite, la porte du cabinet du pair de France, et
 en avant de la porte un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEFRANCE, près de la porte du cabinet.

Oui, oui, sois tranquille... Je ne bouge plus
 d'ici. (Il ferme la porte). Enfin, me voilà installé !...
 Cette vieille concierge avait pris la clé... Il a
 fallu le temps de la ressaisir. (Il regarde). Dia-
 ble ! c'est magnifique ! chez le pair de France..
 (Riant). Mon oncle est fort bien logé... Un
 charmant vis-à-vis... doux et moelleux (il tate
 le meuble.)

Air : Vous avez connu Tacconnet.

Le sentiment doit être bien ici...
 Un logement fait beaucoup pour les belles,
 Dans un boudoir pareil à celui-ci,
 Je crois qu'il ne peut pas exister de cruelles.
 Chez les ancêtres, un temple décerné
 Rendait Vénus à leurs vœux secourable,
 Et plus le temple était orné,
 Plus la déesse en était favorable.

SCÈNE II.

DEFRANCE, MADAME CATTOUARD.

MADAME CATTOUARD (entrant du fond). J'avais
 laissé Fifine dans la loge, et en revenant du
 marché, je vois la fenêtre ouverte... Est-ce que
 ce gueux de Quentin est encore ?...

DEFRANCE (à part). La vieille Gerbère... Ne
 nous déferrons pas.

MADAME CATTOUARD (surprise). Tiens, un
 monsieur !... Qu'est-ce que vous faites-là ?

DEFRANCE (embarrassé). Moi ? Parbleu ! je
 suis de la maison, ma bonne ! Tenez... voilà
 pour vous. (Il lui donne de l'argent).

MADAME CATTOUARD (avec une révérence).
 Merci, monsieur. (A part). S'il venait pour
 prendre quelque chose, il ne s'amuserait pas à
 me donner. (Haut). Excusez... monsieur, mes
 lunettes sont à raccommorder, et quand je n'ai
 pas mes lunettes... tous les grands hommes
 d'aujourd'hui m'ont perdu les yeux depuis que
 je lis leurs Mémoires.

DEFRANCE. Ah ! ah ! c'est cela... vous ne me
 reconnaissez pas ?

MADAME CATTOUARD. Je ne vois pas si vous
 avez une figure !

DEFRANCE. Soyez tranquille, j'en ai une,
 brave mère Cattouard...

MADAME CATTOUARD. Vous savez mon
 nom ?... Ah ! j'y suis... Vous êtes peut-être le
 neveu du pair de France... Vous arrivez de la
 Chine !...

DEFRANCE. Neveu du père Defrance ?... Jus-
 tement... Oui, ma bonne... nous sommes en-
 trés avec mon oncle.

MADAME CATTOUARD (riant). Comment, M. le
 vicomte qui est parti ce matin.

DEFRANCE (avec mystère). Il a fait semblant
 de partir... et il est revenu incognito !... N'en
 parlez pas !... chut !...

MADAME CATTOUARD (très bas). Oui, monsieur, oui!... A-t-il besoin de quelque chose, ainsi que vous?

DEFRANCE. Allez sur-le-champ commander un petit déjeuner fin et trois couverts... Nous attendons une personne... en secret.

MADAME CATTOUARD (d'un air fin). Laissez donc, discrète comme une serrure Fichet... (Elle sort par le fond.)

DEFRANCE (seul). Un peu de champagne avance bien les amours... Cela m'a réussi très souvent. (Il va ouvrir la porte du cabinet). Quentin! Elle est partie...

QUENTIN (répondant de l'intérieur). Je m'achève, je mets des cheveux d'un blanc respectable.

MADAME CATTOUARD (rentrant vivement avec mystère). Monsieur!... il y a là une jolie demoiselle qui demande le neveu de M. le vicomte.

DEFRANCE (à part). C'est elle, déjà!... (Haut). Faites entrer et allez vite pour le déjeuner (1).

MADAME CATTOUARD (en sortant). Si ce drôle était par là... (Appelant). Quentin! Quentin!

QUENTIN (ouvrant la porte). Voilà!

DEFRANCE (lui faisant signe de la main). Chut!

QUENTIN. Oh! (Il referme vivement la porte.)

MADAME CATTOUARD (du fond). Hein?

DEFRANCE. Rien!... rien... allez!

MADAME CATTOUARD. Entrez, Mademoiselle.

SCÈNE III.

DEFRANCE, LOUISE.

LOUISE (entrant par le fond). Me voilà... vous êtes seul?... (Elle pose son chapeau sur une chaise.)

DEFRANCE. Chère Louise... de parole! (Il la regarde d'un peu loin, il examine sa toilette.)

LOUISE (à part). Il faut que ce mariage se décide aujourd'hui... ce pauvre Talmouse, obligé de partir demain!...

DEFRANCE (l'admirant). Une petite toilette de fort bon goût!... charmante!

LOUISE. Vous trouvez? Pensez-vous que votre oncle sera de cet avis? M'avez-vous annoncée? Comment a-t-il pris cela!

DEFRANCE. Très bien... je crois que nous déjeunerons avec lui!

LOUISE (contente). Vraiment?... Comment dois-je lui parler... Monseigneur... ou Votre Excellence?

DEFRANCE. Oh! avec beaucoup de respect!... Il est très attaché de sa dignité... un personnage diplomatique!... Vous n'en avez jamais vu?

LOUISE. Si fait!... J'ai parlé à ce grand boyard qui se déguise... vous savez?... sur le trottoir!...

DEFRANCE. Ce n'est pas la même chose... (Bas.) Il va venir... Il est là!

LOUISE (vivement allant à la glace). Oh! attendez, que j'arrange mon col! (2).

QUENTIN (qui a entr'ouvert la porte, à part). Voilà ma réplique d'entrée.

DEFRANCE (allant frapper doucement à la porte

du cabinet). Mon oncle! Pardon... Si vous êtes libre...

QUENTIN (en dehors, avec une grosse voix). C'est bon! c'est bien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, QUENTIN. (Il paraît affublé d'un costume Louis XVI très chargé, et en perruque blanche.)

DEFRANCE (bas à Louise). Saluez... saluez... (Louise fait des révérences multipliées).

QUENTIN (sans les regarder) (1). Mon secrétaire, mettez au net le grand discours que je dois improviser demain.

LOUISE (à part). Ah! mon Dieu! Cette voix, cette figure!... Mon grand seigneur!

QUENTIN (la reconnaissant). Oh! pristi!... ma rue Bergère!... que je suis entraîné de fasciner!...

ENSEMBLE.

Air: Du duc d'Orlonne.

DEFRANCE.

Par l'ordre suprême
D'un oncle que j'aime,
Oui, c'est elle-même,
Qui vient en ces lieux
Du Conservatoire
Vous pouvez m'en croire,
Une jeune gloire
Et devant vos yeux.

LOUISE (à part).

O surprise extrême!
C'est lui! c'est lui-même!
L'inconnu qui m'aime
Se trouve en ces lieux!
Que va-t-il donc croire?
Mon Dieu! quelle histoire!
Pouvais-je les croire,
Rivaux tous les deux?

QUENTIN (à part).

O surprise extrême!
Oui, c'est elle-même;
La beauté que j'aime
Se trouve en ces lieux!
Le fait est notoire...
Pour moi quel déboire!
Qui diable allait croire
Que nous étions deux!

QUENTIN (à part). S'il croit que je vais me faire du tort à moi-même... un instant! (A mi-voix.) Hein?... la tenue!... le gazon vénérable!...

DEFRANCE (à mi-voix). C'est bien! mais il faut mettre une plique, une déoration!

QUENTIN (d'un air hautain). Quoi?... vous dites, mon neveu?...

DEFRANCE. Je dis que vous n'avez pris le temps de mettre ni crin, ni ordres...

QUENTIN (avec dédain). Des ordres!... il existe peu d'hommes qui en aient reçu autant que moi... on m'en a donné hier... on m'en donne tous les jours... quand j'ai suis dans... (se reprenant) à la cour; mais j'en fais si peu de cas!

DEFRANCE. Oui, oui, les jours de cérémonie... ou à l'Opéra...

(1) Cattouard, DeFrance.

(2) Louise, DeFrance.

(1) Louise, DeFrance, Quentin.

QUENTIN. Oh ! j'ai toujours mon grand-cordon quand je suis dans ma loge !... (De France présente Louise à Quentin, et la fait passer près de lui.) Ah ! ah ! la jeune personne qui est à l'ordre du jour (1) ?... (Il la lorgne.) Je crois l'avoir déjà vue...

LOUISE (à part). Il me reconnaît !

QUENTIN. Mademoiselle, vous semblez palpiter ?...

DEFRANCE. Nous tremblons tous deux, mon oncle, car en lui donnant mon cœur sans votre consentement...

QUENTIN (d'un air très sérieux). Monsieur, après les trois pouvoirs dans l'Etat... il y en a un quatrième... celui des oncles... Est-ce que Mademoiselle vous aimerait aussi ?... répondez à l'interpellation !...

LOUISE (à part). Dieu ! a-t-il l'air jaloux !

DEFRANCE. Oui, mon oncle, elle m'adore !... je l'avoue sincèrement...

LOUISE (vivement). Monseigneur... ne croyez pas... ma vertu... mes principes !...

DEFRANCE (à mi-voix). Au contraire... il doit le croire...

QUENTIN (avec force). Monsieur, vous influencez son vote ; je vous somme de vous retirer (2) !

DEFRANCE (bas). Qu'est-ce que tu fais donc ?... me renvoyer !

QUENTIN (à mi-voix). A deux, j'arrangerai mieux tout ça... Vous avez des affaires, allez vous promener ; vous me gênez beaucoup.

DEFRANCE (tirant sa montre). J'ai un rendez-vous à la Bourse de Tortoni, qui me tiendra assez longtemps en attendant le déjeuner... mais, pour m'en aller, cela lui paraîtra...

QUENTIN (impatience, bas). Ah ! vous voulez une sortie motivée ! (Haut.) Pendant que je vais écouter cette jeune et simple fillette, mon neveu, allez à la Bourse m'acheter cinq cent mille francs de l'emprunt grec.

DEFRANCE. Oui, mon oncle ! (Bas.) Tu l'inviteras à déjeuner.

QUENTIN (sans l'écouter). Ah ! et puis, rendez-moi mon portefeuille que vous avez (3).

DEFRANCE (bas). Qu'est-ce que tu dis ?... Je n'ai que le mien.

QUENTIN (bas). Prêtez-le moi... Voulez-vous que j'aie l'air d'un pair de France bas percé ?...

LOUISE (à part). Qu'ont-ils donc à chuchoter ?

DEFRANCE (bas). C'est juste. (Haut.) Mon oncle, vous savez qu'il renferme dix actions des chemins de fer et cinq mille francs en billets de banque... (Il regarde ses papiers.)

LOUISE (à part). Que d'argent ! si mon pauvre Talmouse en avait le quart !...

QUENTIN (pouffant d'un air important). Il m'apprend ce qu'il y a dans mon portefeuille... comme si c'était à lui...

DEFRANCE (à part.) Le drôle a un aplomb !... (Haut.) Mon oncle, je vous obéis... Je cours à la Bourse et vous laissez le soin de tout mon bonheur. (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

QUENTIN, LOUISE.

QUENTIN. Allez, mon cher, allez donc !... (A part.) La scène est bien posée... Il s'agit maintenant de filer la situation. (Il s'assied sur le canapé.)

LOUISE (à part). Qu'est-ce qui allait se doubter que j'étais aimée par un si grand seigneur !

QUENTIN (d'un ton léger avec grands airs). Eh bien ! jeune élève du Conservatoire, comment vont les progrès ? quel emploi tiendrons-nous ?... est-ce les *soprano* ou les *contralto* ?

LOUISE (souriant). Ah ! vous connaissez ?...

QUENTIN. L'art dramatique ?... je l'aime de passion... (Souriant d'un air léger). J'ai été un peu *histrion*, moi, oui, oui !...

LOUISE. Vous, Monseigneur ?...

QUENTIN. Dans mon château de la Bretonnière... où j'ai bâti un théâtre.

LOUISE. Comme à l'hôtel Castellane ?

QUENTIN. Nous autres grands seigneurs, nous aimons, parfois, à nous faire artiste... Ça nous console de n'être que riches !... C'est si ennuyeux !... Alors, nous faisons des pièces de comédie, des tragédies, des bêtises... nous les jouons nous-mêmes !... nous composons de la musique... nous l'exécutons nous-mêmes !... Naturellement, nous nous claquons nous-mêmes !... Vous serez admise à mes divertissements... si les choses tournent comme je l'entends,

LOUISE. Ah !... et comment désirez-vous que les choses ?...

QUENTIN (allant regarder à la porte du fond si personne n'écoute). Jeune élève du Conservatoire, nous sommes seuls, je puis lever le mât que (1). Vous me voyez, aujourd'hui, sous un costume nouveau pour vous ?...

LOUISE. Et qui vous va bien mieux que ce modeste habit sous lequel vous venez.

QUENTIN (avec complaisance). Je ne le porte pas mal... Hé !... l'habitude... Tout à l'heure, vous m'aviez reconnu, hein ?...

LOUISE (l'examinant). Oh ! tout de suite !... Pourtant, il me semble que vos cheveux...

QUENTIN (vivement). Il est vrai, cruelle ! ils ont blanchi... ils ont blanchi depuis trois jours que... que je n'ai pu vous voir !...

LOUISE. Que dites-vous ? Vraiment ! (A part.) Il m'aime toujours !

QUENTIN (à part). Elle y mord... (Haut d'un ton décidé et important.) Écoutez, jeune fille, je suis un homme franc et bizarre... Point de détours avec moi... Adorez-vous, oui ou non, mon coquin de neveu ? Ne mentez pas !... t'endez-vous ?

LOUISE (hésitant). Il ne faut pas mentir !...

QUENTIN. L'aimez-vous ?

LOUISE. Eh bien, non, monseigneur !...

QUENTIN. Oh ! le fat ! le triple fat !... qui me disait !... Ah ! ça, cependant, vous venez ici ?...

LOUISE (le regardant). Ce sont des circonstances... (Elle le regarde.) Mais, c'est un autre qui a mon amour... je vous le jure !...

QUENTIN (à part). Pris ! quel regard assassin !... Elle se fascine !... (Haut.) Et vous ne tenez pas à épouser mon neveu ?...

(1) De France, Louise, Quentin.

(2) De France, Quentin, Louise.

(3) Quentin, De France, Louise.

(1) Louise, Quentin.

LOUISE. Oh! mon Dieu, non! (A part) Si mon pauvre Talmouse avait eu de l'argent?...

QUENTIN (à part). Je n'aurai pas de peine à gagner les 500...

LOUISE. Mais il y tient beaucoup... et moi, j'avais des raisons pressantes... un parent que je voudrais aider... j'en trouvais le moyen, en me mariant avec quelqu'un de riche... qui m'épousait aujourd'hui...

QUENTIN (d'un ton câlin). Pauvre cher amour! Elle se sacrifiait.

LOUISE (d'un air naïf). Ah! mon Dieu! oui!...

QUENTIN (à part). Deuxième regard!... (Haut avec chaleur.) Eh bien! si je vous proposais de renoncer à lui... si je vous faisais une donation de mon domaine de la Bretonnière... hein!

LOUISE. A moi!... oh! mon Dieu, cela vaudrait encore mieux!

QUENTIN. J'y joindrai, s'il le faut, ma ferme de la Crapaudière, hein?... à vous, mes trésors, à vous, tout ce que je possède... hein?...

LOUISE. A moi!... Ne me trompez-vous pas?

QUENTIN. Fi donc!... il n'y a que les petits jeunes gens qui trompent les femmes. (A part.) Je vais la lui souffler.

LOUISE (émue et joyeuse). Oh! mon Dieu! monseigneur... mais alors, vous m'épouseriez donc?... Car enfin, sans cela...

QUENTIN (à part). Ah! voilà sa monomanie qui la reprend!... (Haut.) Si je vous épouserais... ah! ah! ah!... mais une chose m'arrête... ces diables de neveux craignent toujours que les oncles se marient; surtout les oncles à succession.

LOUISE (avec finesse). Cependant, pourvu que vous ne le priviez pas... vous êtes libre, vous êtes votre maître...

QUENTIN. Parbleu! je suis majeur!... elle a raison!... vous avez raison... tant pire! qu'il me laisse tranquille, je lui donnerai 60,000 livres de rente, je le ferai nommer ambassadeur à Cusco, à Seringapatam...

LOUISE. En vérité!

QUENTIN. Les journaux crieront qu'il n'y en a que pour nous... hé! hé! je leur dirai: Si vous étiez à notre place, vous feriez tout comme nous... Attrape!...

LOUISE. Votre neveu me devra sa fortune... (A part.) Comme mon cousin, et ils me pardonneront tous les deux...

QUENTIN (d'un air câlin). Est-ce que nous balançons?

LOUISE. Non, monseigneur!

QUENTIN. O bonheur des dieux! Vous pourriez être à moi!

LOUISE. Oui, mais toujours à la condition que vous m'épouserez.

QUENTIN. Oui, cher trésor!... (A part.) Bravo! ordinairement, les neveux mystifient les oncles, aujourd'hui, c'est un oncle qui mystifie son neveu... Je fais de la comédie moderne!...

MADAME CATTOUARD (en dehors). Mais, Dieu du ciel! où peut-être ce gneau de Quentin?

QUENTIN (à part). Ma tante!... (Il se sauve vers le cabinet).

LOUISE. Où allez-vous donc, Monsieur le Vicomte?

QUENTIN. Dans mon cabinet... écrire cette donation, qui doit m'assurer votre cœur... (Il y rentre vivement).

LOUISE. Est-il possible!... Je ne sais si je rêve!... Je pourrai sauver mon pauvre Talmouse. Oh! je lui donnerai de quoi acheter la boutique de Félix!...

SCÈNE VI.

MADAME CATTOUARD, LOUISE.

MADAME CATTOUARD (en entrant par le fond). Dire que je passe ma vie à chercher ce galopin!... (Elle ne voit que Louise.) Oh! pardon, Mademoiselle... Monsieur le Vicomte...

LOUISE (vivement). Il est occupé... il ne faut pas le déranger.

MADAME CATTOUARD. Oh! Dieu garde!... il est bien le maître dans son hôtel!

LOUISE. Cet hôtel lui appartient? il est bien riche et très généreux, n'est-ce pas?

MADAME CATTOUARD. Ah! mon Dieu! Il vous donne des 50,000 francs au plus petit parent, comme je donnerais un sou à Quentin pour acheter une cigare. Encore, l'autre jour... quatre chevaux gris pomarés... oh! mais, quatre amours... avec un escargot... vous savez ces voitures? dont il a fait cadeau à sa femme?

LOUISE (frappée). A sa femme!... il est marié?...

MADAME CATTOUARD. Depuis douze ans... avec une épouse bien méritante aussi... et qui est encore belle pour son âge. Certainement, si c'est la femme-là était un peu plus grande et un peu moins bossue...

LOUISE (à part). Il est marié!

MADAME CATTOUARD. J'ai apporté justement une lettre pour elle... si vous avez la bonté...

LOUISE (vivement). Donnez! donnez!

MADAME CATTOUARD (lui donnant la lettre). En vous remerciant... ma porte est toute seule; excusez si je vous prive de ma société... (Elle salue et sort par le fond).

SCÈNE VII.

LOUISE (seule).

Il est marié!... (Elle lit.) Oui, à « Madame la Vicomtesse!... » a-t-on vu ce vieux scélérat?... il y a un complot là-dessous!... si c'étaient deux intriguants, comme on en voit tant à Paris! Ils se parlaient tout bas... ils se faisaient des signes... ils m'auront pris pour une petite sottise qu'ils feraient facilement tomber dans un piège... oh! ils me le paieront!... Si je pouvais en retirer de quoi me raccommoier avec ce pauvre Talmouse?

Air: Vaudeville de Haine aux femmes.

Si ce vieux faux croit me duper,

En m'donnant, dit-il, une terre,

Moi, d'abord je l'laisserai faire,

Et plus tard, j'saurai l'attraper!...

On n'nous croit pas tel's que nous sommes,

Mais, par finesse ou par dépit,

Quand il s'agit d'tromper deux hommes,

Toujours un' femme a de l'esprit!

Le voici, attention!...

SCÈNE VIII.

LOUISE, QUENTIN.

QUENTIN (à part se montrant avec précaution). Elle est partie!.. Il faut enlever la scène! En-

fin ! nous sommes seuls ! (S'exaltant). Et je puis donc espérer que mes sentiments tumultueux ! que mon amour colossal...

LOUISE (d'un air composé pendant toute la scène et baissant les yeux) (1). Votre amour!... ne m'en parlez pas, méchant!... Puisque vous ne pouvez pas m'épouser... vous le savez bien!...

QUENTIN (d'un air élégant). Je veux que le diable me patafole... Oh!

LOUISE. Fi! Monsieur... Puisque vous avez déjà une femme!... On me l'a dit! (Tirant la lettre.) En voici la preuve!...

QUENTIN (à part). Oh! c'est vrai, le Vicomte est marié... (Haut.) Voyez à quel point vous avez troublé ma judiciaire?... Je l'avais oublié totalement! (Il serre la lettre.) Mais, après tout, qu'est-ce que cela fait?

LOUISE (révoltée). Comment, ce que cela fait?

QUENTIN. La Vicomtesse n'est qu'une vieille amie!... et quand on s'aime bien, on se marie par le cœur... il y a un arrondissement pour ces mariages-là!

LOUISE (à part). Sa maîtresse!... Ah! quelle horreur!

QUENTIN (d'un air enfantin). Pauvre petite, ça lui donne à penser!... Voyons, jeune *prima dona*, laissez-moi vous couvrir d'or!

LOUISE. Oh! monsieur, « l'or est une chimère! » nous connaissons cela au Conservatoire.

QUENTIN. Oui, mais l'argent!... Voyons, combien faudrait-il pour aider ce parent... pour finir vos petits chagrins?

LOUISE (d'un air triste). Si nous avions pu emprunter seulement quatre mille francs...

QUENTIN (avec chaleur). Bagatelle!... un homme généreux qui vous les prêterait, à qui vous devriez ce chétif service?...

LOUISE (le regardant en dessous). Oh! il me rendrait bien heureuse, et je l'aimerais fièrement!...

QUENTIN (à lui-même). Troisième regard!... (Frappe d'une idée). Mais, j'y pense; puisqu'il m'a laissé, pour empêcher à tout prix qu'elle l'épouse. (Haut.) Chère Louise!... Je n'y résiste pas!... je vais vous donner cette misère-là sur l'argent de mon fripon de neveu.

LOUISE (à part). Cet argent est à lui!... qui est le débiteur de mon oncle... Oh! quelle occasion!...

QUENTIN (avec chaleur). Vous hésitez, jeune *prima dona*?

LOUISE. Dame, si vous le voulez absolument!... (A part). La main me démange.

QUENTIN. Eh bien! acceptez-moi pour votre Mont-de-Piété... à la condition formelle de ne plus être épousée par M. Charles DeFrance.. *si ne qua...* non!

LOUISE. Oh! jamais!... Je vous le jure! (Elle tend la main).

QUENTIN (tenant toujours le portefeuille). Et puisque vous me rendez une faible parcelle de toute la tendresse que j'ai pour toi... Oui, toi!... Tant pire!... et qu'un joli petit baiser me sera alloué... Hein?... (Il est à ses genoux et lui baise la main. A ce moment, Talmouse paraît au fond avec un panier sur la tête et s'arrête saisi).

TALMOUSE. Qu'est-ce que je vois là?...

(1) Quentin, Louise,

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TALMOUSE.

LOUISE. Ciel! prenez donc garde!...
QUENTIN (se levant). Encore!... quel est l'insolent?... (1). (Il remet le portefeuille dans sa poche.)

LOUISE (à part, qui l'a vu avec dépit). Le maladroît!

TALMOUSE (indigné). Par exemple! voilà toujours c'que vous appelez être au Conservatoire, Mam'zelle!...

LOUISE (lui faisant signe). Chut! (Vivement.) Ne vous fâchez pas, Monseigneur!... (2).

TALMOUSE (effrayé). Monseigneur!... le pair de France!...

QUENTIN (allant à Talmouse). (3). Eh! oui, animal! pair de France de la dernière fourbée!... béliître!... balourd!...

TALMOUSE. On me reçoit comme ça, quand j'ai la complaisance de me charger de ce billet de votre neveu... quand j'apporte un excellent déjeuner qu'il a fait commander!

QUENTIN (à lui-même). Un déjeuner! c'est bon!... Il arrive bien... (Il ouvre le billet.)

TALMOUSE. Mais non, ce n'est pas bon!... (Louise lui fait signe de se taire; alors il va poser son panier près de la cheminée.)

QUENTIN (lisant le billet à part) (4). Voyons... « Je l'emmènerai faire une promenade à la campagne. » (A part.) Merci! ça ne me va pas!

TALMOUSE. Mam'zelle Louise, votre oncle Tourtois m'a ordonné de vous ramener à la boutique; il veut vous parler tout de suite, tout de suite...

LOUISE (avec dépit). Allons... (Elle se dispose à sortir.)

QUENTIN (à mi-voix, la retenant). Si vous descendez, vous êtes perdue... mon scélérat de neveu est en bas, avec une voiture et trois de ses affidés pour vous enlever... C'est un affreux gentilhomme!

LOUISE. Ah! mon Dieu!...

TALMOUSE (qui est remonté). Mam'zelle, prenez-vous mon bras pour une enseigne?...

QUENTIN (à mi-voix). Restez!... congédiez cette queue rouge!

LOUISE (à mi-voix). Il me faudrait un motif... ah! remettez-moi ces papiers que vous aviez la bonté de m'offrir... et...

QUENTIN (se défilant). Ah! mais... ce doit être un pot-de-vin!

LOUISE (à mi-voix). Pour les lui montrer... mon oncle saura que je renonce au mariage qu'il blâmait; que je suis occupée de mon sort, de mon avenir... glissez-les-moi...

QUENTIN (tirant les billets). C'est trois?...

LOUISE. Non, quatre!

TALMOUSE (à part). Qu'est-ce qu'il peut lui conter là-bas?...

QUENTIN (tenant les billets). Vous resterez?... j'ai confiance!...

LOUISE. Ma parole vaut la vôtre!... (Quentin lui donne les billets. A part.) Je le tiens!... c'est un peu hardi... mais ils l'auront bien mérité!

(1) Quentin, Talmouse, Louise.

(2) Quentin, Louise, Talmouse.

(3) Louise, Quentin, Talmouse.

(4) Talmouse, Louise, Quentin.

TALMOUSE. Mam'zelle, prenez-vous mon bras ?...

LOUISE (le poussant à droite et très bas). Non, mais prends ceci et tais-toi... (Elle lui porte à l'oreille.)

QUENTIN (à part.) Pendant que l'autre l'attend, je vais m'enfermer avec elle.

TALMOUSE (gesticulant de joie). Est-il possible ! ce brave homme !...

QUENTIN (riant à part). Elle lui parle de mes vertus !

LOUISE (bas). Cours, prends un cabriolet... et reviens vite me chercher avec mon oncle.

TALMOUSE (sortant). Je vais prendre un mijord... et je vole à la vapeur. (Il sort par le fond.)

QUENTIN. Et moi, ma chérie, je vole au bonheur ! Il la prend par la main.)

LOUISE (s'éloignant) (1). Où voulez-vous me conduire ?

QUENTIN. Dans ma bibliothèque... (à lui-même.) achever le roman ! et faire honneur à son déjeuner... c'est charmant ! il paiera tout !... (Il veut l'attirer.)

LOUISE (cachant sa frayeur). Oh ! j'aurais dû m'en aller... laissez-moi... nous sommes bien ici...

QUENTIN (quittant sa main). Eh ! oui, ça fait, en mettant le verrou.

LOUISE (à part). Dieu !... (Haut.) Non ! non ! (Quentin ne l'écoute pas et arrive à la porte du fond ; au moment où il met la main sur le verrou, l'autre battant de la porte s'ouvre, et Madame Cattouard parait.) Ah ! grâce au ciel !

QUENTIN (à part, pétrifié). Ma tante !... Cette fois, je suis pincé !...

SCÈNE X.

QUENTIN, M^{me} CATTOUARD, LOUISE.

MADAME CATTOUARD (avec ses lunettes). Mam'zelle, il y a en bas, Monsieur Charles avec une voiture qui vous attend tout de suite... et qui fait demander à Monsieur le Vicomte son port-feuille... Que vois-je ?

QUENTIN (se cachant avec son mouchoir et la repoussant de l'autre main). Hum ! hum !

MADAME CATTOUARD. Te voilà donc, fainéant ?... (Quentin se détourne.) Tu cherches à m'éviter...

LOUISE (très étonnée). Que dit-elle ?

QUENTIN (voulant se sauver). Hum ! hum !... hou... (Pendant les tazzis qu'il fait pour lui échapper, elle lui coupe la retraite ; il va pour s'enfuir, et culbute Defrance qui entre vivement par le fond.)

TOUS DEUX. Oh !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DEFRANCE.

DEFRANCE. Un pair de France qui joue aux barres !... (Pendant ce choc, M^{me} Cattouard a saisi Quentin par le bras droit et le retient.)

MADAME CATTOUARD. Voilà du monde !... tant mieux !... je te dirai ton fait devant témoins. (2.)

DEFRANCE (à part). Ah ! aïe ! aïe ! elle va tout perdre... et Louise m'échappera.

(1) Quentin, Louise.

(2) Defrance, Quentin, Cattouard, Louise.

QUENTIN (à part). Et à moi aussi !... (Defrance va vers Louise et lui parle bas.)

MADAME CATTOUARD. Oui Mam'zelle... oui Monsieur !... ce fainéant-là, qui fait le parvenu !... (2)

QUENTIN. Laissez-moi, Madame... (Aux autres.) c'est une vieille folle !

MADAME CATTOUARD. Il m'appelle folle !... grand propre à rien !... v'là t'y pas un beau grand seigneur ?... (Prenant le milieu.) Tu te crois donc quelque chose, malheureux !

QUENTIN (à Louise qui paraît étonnée). Elle a des opinions politiques très avancées.

DEFRANCE (à la vieille). Madame, taisez-vous !

QUENTIN (qui garde sa dignité). C'est inutile, je connais cette vieille radicale !... (Il se jette sur le canapé.) Continuez votre chaleureuse improvisation.

MADAME CATTOUARD (étonnée d'abord). Oui, je continuerai... n'est-ce pas une horreur de le voir se pavaner dans le salon ! Plutôt que d'être ici, est-ce que tu ne devrais pas t'occuper de tes chambres ?

QUENTIN (se levant). Vous voyez !... elle n'a que les chambres dans la tête !

MADAME CATTOUARD. Et il ose me narguer encore... jour de dieu !... (Elle va pour s'élaner sur lui ; Defrance la retient, et se jette audevant d'elle.) Non, je veux le frapper !... (2)

QUENTIN (se posant noblement). Madame... je suis inviolable, par mon âge et par mes vêtements !...

MADAME CATTOUARD. Ah ! brigand ! scélérat ! Non... mais parce que... voyez-vous... il me fait tant de caagrios, que je n'irai pas jusqu'à la fin de mes jours... oui... oui... je sulloque, (Elle tombe sur un siège.)

QUENTIN (se levant enthousiasmé). *Sensation prolongée !*... Quel effet je ferai dans mon prochain discours, en répétant à la tribune les déclamations de cette prolétaire intéressée... qu'un peu d'argent ferait tourner comme un tonton !

MADAME CATTOUARD (qui s'est remise). Pardieu, M. le Gros-Dos, donnez-moi-z'en de l'argent, et je ne dirai plus rien.

QUENTIN. Vous l'entendez, mon neveu ; jetez-lui quelque parcelle d'or !...

DEFRANCE. Allons, tenez, bonne femme... et taisez-vous... (Il lui donne un louis.)

MADAME CATTOUARD (ébahie). Quoi ! monsieur, pour moi ?... (Elle fait des révérences.)

QUENTIN.

Air : Le portier de mon portier.

Voilà bien comme ils sont tous !

Un rien calme leurs menaces.

(Allant à elle) (3).

Méritez mes bonnes grâces,

(Bas à Madame Cattouard).

On vous donne, taisez-vous.

MADAME CATTOUARD (avec ironie).

Monseigneur est trop bon... suffit.

(1) Quentin, Cattouard, Defrance, Louise.

(2) Quentin, Defrance, Cattouard, Louise.

(3) Defrance, Quentin, Cattouard, Louise.

QUENTIN (aux autres).
La voilà qui fait mon éloge...
Le flot soulevé dans son lit,
Remtre soudain.... (avec geste) à c'tte loge!

ENSEMBLE.

Voilà bien comme ils sont tous,
Un rien calme leurs menaces, etc.

MADAME CATTOUARD.

Je m'en vais, oui, taisons-nous...
Je ne sais ce qui se passe.

Mais pour un louis, d'bonne grâce
J'ferai leur éloge à tous.

LOUISE (à part).

Je crois qu'ils s'entendent tous,
Mais pour tromper leur audace,
J'voudrais bien quitter la place
Et m'en retourner chez nous.

SCÈNE XII.

LOUISE, DEFRANCE, QUENTIN.

DEFRANCE (bas). Ah! ça, j'ai une voiture en
has... Il faut nous renvoyer...

QUENTIN (bas). Je suis à mon affaire!...

LOUISE (bas). Voilà l'explication... Et Tal-
mouse qui ne revient pas!...

DEFRANCE. Chère Louise, maintenant que
nous pouvons nous entendre, j'espère que mon
oncle aura été touché de tant d'attraits et de
grâces.

LOUISE (feignant la tristesse). Mon Dieu! non,
il ne veut pas absolument de notre mariage...
pour beaucoup de raisons. (En confidence.) Et si
vous insistez, il vous privera de sa fortune; il
me l'a dit.

DEFRANCE (réprimant un sourire). Oh! sa for-
tune!... Je me moque bien de tout ce qu'il
possède!...

QUENTIN (avec hauteur). Que dit ce neveu
révolutionnaire?

DEFRANCE. Je dis que rien ne pourra l'enle-
ver à mon amour, ni l'arracher de mes bras!
(Quentin joue avec son jabot comme s'il n'entendait
pas.) N'est-ce pas, ô ma Louise! quand
deux cœurs sont unis par la plus tendre sym-
pathie, c'est en vain que des parents inhu-
mans...

QUENTIN (à part). Va, mon bonhomme!...

DEFRANCE. Des parents barbares... (Bas.)
Sors en colère, laisse-nous, que je t'emmène...

LOUISE (à part). S'ils croient que je ne vois
pas leurs signes?

QUENTIN. Je refuse formellement mon adhé-
sion à ce traité d'alliance!...

DEFRANCE (bas). Mais dis donc que, dans
deux ou trois mois...

LOUISE. Vous l'entendez, Monsieur Char-
les?... Aussi, moi, je l'ai promis, et je renonce
à vous, dès aujourd'hui, dès à présent!

DEFRANCE (interdit). Comment?

QUENTIN. Vous l'entendez! (Bas.) Hein?
comme j'ai arrangé ça!...

DEFRANCE. Animal! (Haut.) O Louise! re-
noncer à moi!... vous n'en auriez pas la force!

QUENTIN. Il est étonnant!... puisqu'elle vous
dit... (Avec force.) Jamais!... jamais!... (Il va à
Louise.) (1).

(1) Louise, Quentin, Defrance.

DEFRANCE (à part.) L'imbécille!... (Bas.)
Donne-moi ta malédiction et mon portefeuille!

QUENTIN (jouant le désespoir.) O douleur!...
ô douleur!... ayez donc des neveux pour voir
vos cheveux blancs!... (Il remonte.)

DEFRANCE (bas). Rendez-moi mon porte-
feuille, animal!

QUENTIN (reprenant). Pour voir vos cheveux
blancs.... (Il va s'asseoir sur le fauteuil.)

DEFRANCE (criant) (1). Mon oncle, vous êtes
donc sourd?... Louise, tombons à ses pieds!

LOUISE (qui riait sous cape). Si vous voulez,
je ne demande pas mieux!... (Defrance se met à
genoux à la gauche de Quentin, et Louise à sa
droite.) Là! (2).

DEFRANCE (jouant l'émotion). Mon oncle!... ne
serez-vous point ému par ce tableau de fa-
mille!... (Il lui secoue le bras.)

QUENTIN. Si fait!... Il me remue! Il me re-
mue beaucoup!... Mais je suis inexorable...
(Ils se lèvent tous.)

DEFRANCE. Eh! bien, Louise, suivez-moi!
(Il ramonte au fond.) Partons pour l'Angleterre!

QUENTIN (la reprenant de son côté). Ah! mais
du tout! Cette jeune fille ne vous suivra pas...
vil séducteur! (3)

LOUISE (appuyant). Pour ça, non, bien sûr!

DEFRANCE (bas à Quentin). Ah! tu prétends
m'en séparer?...

QUENTIN. Un peu mon neveu!... je suis son
égide! Je la prends sous mon aile... sous mon
mantau de pair!

DEFRANCE (furieux). C'est un peu trop fort...
vous n'êtes plus mon oncle!... (A mi-voix,
meaçant.) Drôle!...

QUENTIN. Vous n'avez jamais été mon ne-
veu! polisson!...

LOUISE (riant et éclatant). (4). Ah! ah! ah!
tenez, Messieurs, ne vous disputez pas plus
longtemps; je n'appartiendrai ni à l'un ni à
l'autre!

QUENTIN ET DEFRANCE (la retenant). Que si-
gnifie?...

LOUISE. Que vous pensiez vous jouer d'une
petite fille, qui avait pu un moment se laisser
prendre au piège de l'ambition!... mais je re-
nonce aux grandeurs, à la musique... Je de-
viendrai tout simplement la femme de mon
cousin, un bon et honnête garçon. (Elles'éloigne
et va au fond prendre son chapeau.)

DEFRANCE (saisi). Ah! mon Dieu!

QUENTIN. Nous sommes volés!

DEFRANCE (de mauvaise humeur). Imbécille!
c'est par ta faute... (5). Rends-moi mon porte-
feuille et mes quinze billets.

QUENTIN (tirant le portefeuille). Le voilà!... (un
peu réduit... Il n'en reste que onze!...)

DEFRANCE (vivement). Et les quatre autres?

QUENTIN. Je les ai donnés pour vous sauver
d'une mésalliance!...

DEFRANCE (qui a regardé ses billets). Com-
ment! fripon!...

QUENTIN (vivement). Mon neveu, vous me
manquez!...

(1) Louise, Defrance, Quentin.

(2) Louise, Quentin, Defrance.

(3) Defrance, Quentin, Louise.

(4) Defrance, Louise, Quentin.

(5) Quentin, Defrance, Louise (au fond).

DEFRANCE. Reads-moi mon argent, ou je ne te manquerai pas !.. (Furieux, il va pour se jeter sur Quentin.) Friponneau !

QUENTIN (se faisant un bouclier d'une chaise). Ah ! si vous avancez... n'oubliez pas que je suis frotteur !.. (Defrance cherche une canne.)

LOUISE (effrayée). Ciel !... au secours !... au secours ! voilà du monde !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME CATTOUARD, TOURTOIS, TALMOUSE (entrant précipitamment).

TOUS TROIS. Eh ben ! eh ben ! qu'est-ce qu'il y a ? (1).

QUENTIN (à Tourtois et à Talmouse). Soyez gendarmes, Messieurs ; arrêtez mon neveu qui veut commettre un *onclicide* ! porter la main sur un pair. .

TOURTOIS. Manquer à Monseigneur !

DEFRANCE (à part, le reconnaissant). Dieu ! mon créancier !

MADAME CATTOUARD (allant à Quentin). Lui ?.. c'est mon neveu !.. (2).

LOUISE (à elle-même). Ah ! je disais bien aussi !..

TOURTOIS (à Madame Cattouard). Un homme revêtu d'un pareil caractère !

DEFRANCE. Il n'est revêtu que d'un habit ; c'est un fripon !

MADAME CATTOUARD (lui arrachant sa perruque.) Et d'une perruque !

TOURTOIS. (qui l'a envisagé). Ah ! ah !.. Mais à propos de ça, vous voilà donc mon débiteur introuvable ?.. Halte-là !

DEFRANCE (souriant). Comment, père Tourtois, pour votre mémoire ?.. c'était un oubli... Mais j'ai fait ici une affaire avec votre nièce et votre premier garçon.

TOURTOIS. Ils font des affaires aussi ?..

TALMOUSE. Puisque je viens de payer votre fonds... chez votre avoué.

DEFRANCE. Et à leur tour ils sont mes débiteurs. (bas et d'un ton suppliant.) Louise, chut !

LOUISE (le rassure par un signe). Oui, mon oncle (3) (appuyant.) Monsieur a bien voulu nous prêter quatre mille francs.

TALMOUSE (surpris). Bah !.. Mais non, c'est Monsieur... .

TOURTOIS (attendri). Comment ! vous avancez à ces chers enfants de quoi acheter mon fonds... et faire leur bonheur ?.. Ah ! vous êtes un bien bon homme d'affaires ! (4).

TALMOUSE (allant remercier Defrance qui le repousse). Un homme d'affaires... par excellence !

(1) Quentin, Talmouse, Cattouard, Tourtois, Defrance, Louise.

(2) Quentin, Cattouard, Talmouse, Tourtois, Defrance, Louise.

(3) Quentin, Cattouard, Talmouse, Tourtois,

(4) Quentin, Cattouard, Talmouse, Louise, Tourtois, Defrance.

Ensemble { TOURTOIS. Souffrez que mes compliments...
LOUISE. Notre reconnaissance !...
TALMOUSE. Pour tout l'intérêt !..

QUENTIN (à part.) Il est refait avec agrément !... (Tout le monde serre la main à Defrance).

DEFRANCE (s'échappant à tous leurs compliments.) Bien flatté !.. vous êtes trop bon !..

QUENTIN (voulant lui prendre la main.) Vous avez mon estime !.. (1). (Defrance la repousse.) Vous serez approuvé par votre oncle, le père Defrance... p-e-pè... pas p, a, i... Celui qui n'est pas de la chambre haute, qui demeure au cinquième... Ne pas confondre !.. (Defrance près de Tourtois).

CHEUR.

Air : Moment charmant (Roi d'Yvetot).

L'argent, l'amour, sont d'accord

Grâces à ^{ma} _{sa} puissance,

Et mon ^{mon} _{son} pouvoir fait triompher encor

L'innocence !

QUENTIN (au public.)

Air : Papa, les p'tits bateaux.

Gens de tout acabit

Sont plus vaniteux qu'on ne pense,

D'un homme l'importance

Pour eux se mesure à l'habit.

Pourtant, quoiqu'il les cache

Sous un beau pardessus,

On peut voir mainte tache

Sur le frac d'un crésus.

Et la chance maudite

Souvent laisse chez nous,

Un homme de mérite

En habit plein de trous !

(On répète le motif du premier quatrain pour l'air).

REFRAIN.

Mais parlez-moi du mien,

Ça n'est pas un habit du temple,

C'est étoffé, c'est ample

Et ne le porte-t-on pas bien ?

(Il se carre).

Franchement, je le crois,

Et cependant je tremble,

(D'un air inquiet à mi-voix).

Nous allons mal ensemble,

Car il n'est pas à moi

N'étant pas un escroc,

Vous devez bien comprendre

qu'il me faudra le rendre

sans tache, sans accroc.

REFRAIN.

Par un bravo subit,

Messieurs, exaucez ma supplique !

Ce soir, que la critique

Ne déchire pas ^{mon} _{son} habit.

(1) Cattouard, Quentin, Defrance, Talmouse, Louise, Tourtois.